

Allocution de Mme Valérie Fromentin, présidente de  
l'Association

Valérie Fromentin

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Fromentin Valérie. Allocution de Mme Valérie Fromentin, présidente de l'Association. In: Revue des Études Grecques, tome 125, fascicule 2, Juillet-décembre 2012. pp. 21-30;

[https://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_2012\\_num\\_125\\_2\\_8094;](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2012_num_125_2_8094)

---

Fichier pdf généré le 11/03/2024

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 22 JUIN 2012

---

ALLOCUTION  
DE M<sup>me</sup> VALÉRIE FROMENTIN

PRÉSIDENTE DE L'ASSOCIATION

MESDAMES, MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES,

Tous les secrétaires généraux de notre Association finissent présidents, en vertu d'une loi non écrite mais toujours respectée. Ils le font généralement après un long mandat, qui leur permet, en secondant les présidents en exercice, de se préparer à la fonction. Ma propre préparation n'a duré que sept ans, même si j'avais été auparavant secrétaire adjointe pendant quatre ans. Aussi ai-je abordé cette année avec, je vous l'avoue, un vague sentiment d'illégitimité et, en tout cas, la conscience aiguë de la responsabilité qui m'incombait. Cependant la charge me fut douce, grâce à l'amitié de notre secrétaire général, Michel Fartzoff, qui a dissipé toutes les inquiétudes et aplani toutes les difficultés, et grâce à vous aussi, chers collègues, qui par votre présence nombreuse et régulière aux séances mensuelles de notre Association et votre implication dans ses diverses instances, m'avez montré votre attachement à cette institution.

La première partie de cette reddition de comptes comporte traditionnellement un éloge des membres de notre communauté savante qui sont décédés pendant l'année. C'est un devoir dont je m'acquitte d'autant plus volontiers qu'il m'a été grandement facilité par tous ceux qui m'ont apporté, parfois spontanément, leur témoignages, écrits ou oraux, afin que cet hommage soit digne de nos collègues disparus. Qu'ils en soient ici chaleureusement remerciés<sup>1</sup>.

Pierre Carlier, professeur à l'université de Paris X-Nanterre, nous a quittés le 25 juillet 2011, à l'âge de 62 ans, au terme d'une longue maladie dont il a enduré les souffrances avec un rare courage. Disparu sans avoir vieilli, P. Carlier laisse le souvenir d'« un professeur passionnant et d'un chercheur exceptionnel » selon les termes mêmes de l'annonce publiée par son université dans le journal *Le Monde*. C'était un grand savant qui ne méprisait personne et mettait un point d'honneur à être aimable et généreux, sans affectation, avec plus jeune que lui, mais savait aussi se moquer gentiment des « importants ». Il était unanimement respecté et aimé : j'en veux pour preuve l'empressement avec lequel m'ont répondu tous ceux (élèves, collègues, amis) dont j'ai sollicité le témoignage.

---

<sup>1</sup> Je remercie tout particulièrement : Patrice Brun, Laurent Capdetrey, Hélène Cuvigny, Alessia Guardasole, Jean Hasenohr, Alain Martin, Jean Métayer, Jean-Marie Moeglin, Brigitte Mondrain, Laurent Pernot, Sylvie Rougier-Blanc, Françoise Skoda, Julien Zurbach.

Né à Paris le 31 janvier 1949 dans une famille nombreuse et très unie, il fit ses études secondaires et sa première khâgne au lycée Lakanal avant de passer par Louis-le-Grand et d'intégrer l'ENS en 1968 (en novembre, à cause des événements de mai!). Si sa rencontre, en deuxième année d'École, avec J. de Romilly, qui lui fit découvrir Démosthène, le conforta dans son amour du grec, Pierre Carlier n'en était pas moins un esprit éclectique, qui, tout en préparant l'agrégation de Lettres classiques, suivit les cours de Mr Daniélou sur les Pères de l'Eglise et la conférence de Françoise Chandernagor à Sciences Po, avec l'intention de se présenter à l'ENA. Cependant, une fois reçu dans les premiers à l'agrégation en 1971, il opta définitivement pour l'histoire grecque, qui lui permettait de conjuguer sa passion pour l'épigraphe, pour l'histoire des institutions politiques et pour l'archéologie, et il épousa la même année Marie-Christine Aymard, elle-même agrégée des Lettres, avec laquelle il eut ensuite deux enfants, Guillaume et Aurélie.

Il fut nommé en 1972 assistant d'histoire grecque à l'université de Strasbourg, où l'accueillit Edmond Lévy. Après la soutenance de sa thèse d'Etat en 1982, dirigée par J. Tréheux, sur *La royauté en Grèce avant Alexandre*, il quitta Strasbourg pour Nancy, où il multiplia les échanges universitaires avec l'étranger, car il était européen dans l'âme, avec une prédilection pour l'Italie et la Grèce, ses autres patries. En 1997 il obtint sa mutation pour Nanterre, où il continua à animer la recherche en histoire ancienne, avec un enthousiasme inaltérable, tout en prenant largement sa part des responsabilités administratives.

P. Carlier, qui connaissait Thucydide et les orateurs attiques sur le bout des doigts et qui s'était formé au grec mycénien (dont il a toujours encouragé l'apprentissage chez ses élèves) considérait l'accès direct aux sources, notamment textuelles, comme l'outil principal de l'historien, un outil beaucoup plus efficace à ses yeux que les discours de la méthode dont s'encombrent trop souvent, aujourd'hui, les sciences de l'Antiquité. Sa thèse, fondée sur un recensement exhaustif et une analyse systématique de la documentation disponible, en est l'illustration exemplaire. Bien qu'elle ait été un peu éclipsée par ses deux remarquables biographies d'Homère et de Démosthène parues chez Fayard, qui ont bénéficié d'une large audience dans le grand public cultivé, elle demeure son œuvre maîtresse. On ne saurait en effet trop insister sur l'originalité et les acquis de cette entreprise : la royauté en Grèce avant Alexandre n'avait jamais fait auparavant l'objet d'une étude d'ensemble, en raison de son caractère apparemment marginal, les cités de l'époque classique ayant majoritairement adopté un tout autre système politique, dans lequel le citoyen était tour à tour gouvernant et gouverné. P. Carlier étudia non seulement les royautés mycéniennes et les royautés décrites dans les poèmes homériques mais aussi les royautés historiques de l'époque classique ainsi que les traditions littéraires relatives aux royautés archaïques et démontra que, même au V<sup>e</sup> siècle, la royauté n'était pas devenue un passé tout à fait révolu ni un phénomène oublié. Cependant, si P. Carlier n'a cessé de s'intéresser toute sa vie aux royautés grecques et, à propos des royautés homériques, à la question extrêmement complexe des rapports entre épopée et histoire (à laquelle il a consacré dans son *Homère* des pages admirables), il était également un historien du V<sup>e</sup> et peut-être plus encore du IV<sup>e</sup> siècle, comme le prouvent sa biographie de Démosthène, celle d'Aristote qu'il avait en préparation et son merveilleux petit livre paru en 1995, qui devint immédiatement un classique : *Le IV<sup>e</sup> siècle grec*.

Pierre Carlier a le privilège d'avoir écrit des livres qui seront longtemps lus et qui reflètent l'homme qu'il était : aussi sommes-nous assurés qu'il continuera à vivre parmi nous.

Moins d'un mois après Pierre Carlier disparaissait le grand orientaliste Jean Leclant, à l'âge de 91 ans, au terme d'une carrière exceptionnelle, tout entière consacrée à la recherche française, dont il fut à la fois un acteur de premier plan et un promoteur infatigable. Spécialiste des cultures de la vallée du Nil, J. Leclant a apporté une contribution décisive au développement de l'archéologie de l'Égypte ancienne et à l'étude de la civilisation nubienne ; il n'a eu de cesse de transmettre sa passion et son savoir, à travers ses très nombreuses publications et son enseignement, à l'université de Strasbourg (1953-1963), puis à la Sorbonne (1963-1979) et l'EPHE, V<sup>e</sup> section (1964-1990) et enfin au collège de France (de 1979-1990). L'égyptologie ne l'a cependant jamais éloigné des humanités classiques, qui faisaient partie, pour lui comme pour tous les savants de sa génération,

de ce que nos ministres de l'Éducation appellent le « socle commun de connaissances et de compétences » (il fut d'ailleurs pendant plus de soixante ans l'un des membres les plus fidèles de notre Association), mais c'est certainement en tant que secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, fonction qu'il exerça pendant vingt-huit ans, de 1983 à 2011, qu'il noua ou renoua avec nos études les liens les plus étroits et les plus féconds.

Jean Leclant, qui était né le 8 août 1920, à Paris, se passionna très tôt pour les civilisations anciennes, et en particulier pour l'égyptienne – la plus longue de toutes –, peut-être sous l'influence de sa grand-mère, qui l'emmenait souvent au musée : enfant, il aimait déambuler au milieu des sarcophages du département des Antiquités égyptiennes du Louvre et était fasciné par le Mastaba d'Akhéthétep que les Égyptiens avaient offert à la France en 1903 et dont il retrouva avec émotion l'emplacement à Saqqara, soixante ans plus tard, en 1991. Deux autres bonnes fées décidèrent de son destin d'égyptologue. L'écrivain Jean Guéhenno et Alfred Kastler, le futur prix Nobel de physique, qui étaient des amis de la famille, dissuadèrent ses parents de lui faire préparer Polytechnique – perspective qui ne l'enchantait guère – et l'orientèrent vers la rue d'Ulm, qui était alors la voie royale vers les études historiques et l'archéologie. En 1940, Jean Leclant intégra Normal sup, alors dirigée par J. Carcopino. En 1945, son agrégation de géographie en poche, il choisit de faire son service militaire dans la Marine et fut envoyé à Vienne, où il fréquenta assidûment... non pas la flottille du Rhin et du Danube mais l'Institut für Aegyptologie und Afrikanistik : ce fut une révélation, presque une révolution copernicienne car le jeune égyptologue, habitué jusque-là à considérer l'Égypte dans ses rapports avec la Bible ou avec le monde gréco-romain, découvrit à Vienne un aspect encore largement méconnu de la civilisation égyptienne, *sa dimension africaine*, à travers ses relations avec ses voisins du sud, la Nubie et l'actuel Soudan. Ainsi naquit son intérêt pour « cette Égypte en dehors de l'Égypte » et pour la civilisation méroïtique, plus particulièrement pour la xxv<sup>e</sup> dynastie, celle des pharaons du haut-Nil, ces rois de Koush qui régnèrent à la fois sur la Nubie et sur l'Égypte antique au viii<sup>e</sup> et au vii<sup>e</sup> siècle avant notre ère et qui, même après leur retrait d'Égypte, continuèrent à recevoir les hommages fidèles de la ville de Thèbes. C'est en tout cas ce qui motiva son départ pour le Caire, en 1948, comme pensionnaire de l'IFAO, où il fit deux rencontres décisives. Celle d'abord de Clément Robichon, qui était le responsable des fouilles du secteur nord de Karnak et qui lui confia l'étude du monument dit de Taharqa, l'un des cinq pharaons nubiens. Celle aussi de Paul Barguet, arrivé la même année que lui à l'IFAO<sup>2</sup> et dont la thèse portait sur le fameux temple d'Amon à Karnak. Leclant et Barguet rédigèrent et publièrent ensemble en 1954 les deux volumes du rapport des fouilles de Karnak (1949-1951) intitulé *Karnak – Nord IV*, ce qui donna lieu, selon les mots mêmes de J. Leclant, à une véritable « jonglerie ». En effet, Robichon faisait partie de ces égyptologues « symbolistes » pour qui tout était signifiant dans l'architecture égyptienne, y compris les fondations, tandis que les grands maîtres parisiens comme Pierre Lacau refusaient cette interprétation. J. Leclant et P. Barguet furent donc formés à Karnak dans une école hérétique (celle de Clément Robichon) mais, sachant qu'ils seraient jugés par des maîtres orthodoxes, se gardèrent bien, dans cette première publication, de prendre ouvertement position. Jean Leclant ne rouvrit ce dossier que trente-cinq ans plus tard, lors de ses dernières leçons au Collège de France, pour (selon sa propre expression) « déballer tout le paquet » et donner enfin son avis sur les singularités architecturales des temples égyptiens.

Il soutint sa thèse principale (*Recherches sur les monuments thébains de la xxv<sup>e</sup> dynastie dite éthiopienne*), en Sorbonne en 1955 mais elle ne put être imprimée qu'en 1965 à cause des difficultés politiques créées par l'arrivée au pouvoir de Nasser. Ce (premier) corpus, raisonné et commenté, des quarante et un monuments thébains datables avec certitude de la xxv<sup>e</sup> dynastie imposa J. Leclant comme le fondateur des études méroïtiques et fit de lui, dans tous les sens du terme, *l'homme des Ethiopiens*, ceux d'hier comme ceux d'aujourd'hui. Il créa en effet, en 1952, à la demande de l'empereur à Addis-Abeba, le Service des Antiquités de l'Éthiopie et, lorsqu'il fut chassé d'Égypte en 1955 par Nasser, c'est au

---

<sup>2</sup> Il est décédé quelques mois après J. Leclant, en février 2012.

Soudan qu'il se replia avec Clément Robichon, sur le site de Soleb, où il put, pendant dix-sept ans, dans le cadre d'une mission franco-italienne extrêmement fructueuse<sup>3</sup>, étudier les vestiges antiques mais aussi les visages modernes d'une civilisation nubienne demeurée miraculeusement vivante dans cette région désertique et isolée.

Jean Leclant est aussi connu pour ses travaux sur la nécropole de Saqqarah, dont il dut reprendre la mission archéologique en 1963, à la mort prématurée de Jean Sainte Farge Garnot, auquel il avait succédé à la Sorbonne, et où il découvrit les vestiges des pyramides de sept reines jusqu'ici inconnues. A Saqqarah, J. Leclant se plongea dans un autre univers et poursuivit un tout autre but qu'à Karnak, Thèbes ou Soleb, puisqu'il s'agissait, en fait, de continuer l'œuvre de Gaston Maspéro sur les « pyramides à textes » de la 5<sup>e</sup> et de la 6<sup>e</sup> dynastie. Pourtant un même fil rouge – philologique – relie tous ces chantiers, car J. Leclant a toujours été un épigraphiste et un spécialiste des textes autant qu'un archéologue, comme en atteste sa bibliographie, où les (3000) *Textes de la pyramide de Pépy 1<sup>er</sup>* ont pour pendant le monumental *Répertoire d'Épigraphie Méroïtique* (2083 p. en 3 vol.). Il avait, à l'instar de Champollion, la passion des langues anciennes : il connaissait, outre le grec et le latin, les trois écritures égyptiennes (l'hiéroglyphique, l'hiératique et le démotique) ainsi que le copte (qu'il enseigna à Strasbourg), possédait des notions d'hébreu, et avait pris des cours de haoussa et de pré-nubien à Vienne, ce qui l'autorisait à répéter souvent que le substrat philologique est indispensable à l'égyptologue s'il ne veut pas s'en tenir à l'étude des monuments et de l'architecture, tout comme on ne peut pas être un maître en philologie si l'on ne connaît pas l'archéologie.

Jean Leclant fut élu à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1974, comme membre ordinaire, au fauteuil de Jacques Vandier, et cette admission précoce – il n'avait que cinquante-quatre ans – marqua sans aucun doute un tournant dans sa carrière car elle fut vite suivie, en 1983, d'une seconde élection, aux fonctions de secrétaire perpétuel. Jean Leclant avait des talents d'animateur hors pair qu'il mit sans compter au service de l'Institution ; il appartenait aussi, il ne faut pas l'oublier, à la section la plus récente de l'Académie, celle des orientalistes, et représentait une science, l'égyptologie, qui n'était née et entrée à l'Académie qu'en 1822 (avec la fameuse lettre de Champollion à M. Dacier), ce qui lui donnait une ouverture sur des cultures autres que la nôtre et une conception élargie de l'humanisme, qui excédait largement le cadre de la tradition antique et médiévale et l'amena à ouvrir plus largement les portes de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres aux africanistes et aux préhistoriens. S'il sut faire évoluer la tradition (« la tradition ne cesse de changer, si l'on y regarde bien », aimait-il à dire), il s'appuya également sur ses piliers fondamentaux (les séances publiques du vendredi, les CRAI, le Journal des savants, les Monuments Piot, la Villa Kérylos, à laquelle il donna une seconde vie en organisant des colloques annuels) pour défendre et promouvoir en France et à l'étranger ce qui est le trait commun à tous les académiciens, au-delà de leurs différences disciplinaires, et la raison d'être de l'Académie : l'érudition. Il aimait le mot (qu'il employait souvent) autant que la chose, qu'il a pratiquée pendant si longtemps à un degré d'exigence et d'excellence qui force l'admiration.

L'Académie lui rendra un hommage officiel, comme le veut la tradition, dans dix ans ; notre Association, qui n'a pas le même rapport au temps que l'Académie, n'aurait pas souffert un tel délai et votre présidente, qui est annuelle et non pas perpétuelle, s'en réjouit car cette plongée dans la vie et dans l'œuvre de Jean Leclant fut pour elle passionnante même si ce trop court éloge ne fait qu'insuffisamment honneur à cet immense savant, qui repose désormais au cimetière du Montparnasse, auprès de la tombe de Gaston Maspéro, qui fut comme lui professeur au Collège de France et Secrétaire perpétuel.

Le début de l'année 2012 fut marqué par la disparition, le 6 février, à l'âge de 91 ans, d'un autre égyptologue, Jean Bingen, figure éminente de la papyrologie et de l'épigraphie belges.

Anversois de naissance mais Bruxellois d'adoption, J. Bingen fut formé aux études grecques par Claire Préaux et Michel Hombert, à l'Université Libre de Bruxelles. Il

---

<sup>3</sup> dirigée par Michela Giorgini.

« déposa sa dissertation doctorale » (selon l'expression consacrée) en 1945, alors qu'il n'avait même pas vingt ans : il était déjà père de famille et venait de passer une année dans la Résistance, à Spa, en vue de la Libération. A l'ULB, où il fit, à partir de 1950, toute sa carrière de professeur, il enseigna l'épigraphie et la papyrologie – ses domaines de prédilection –, mais aussi la langue et la littérature grecques, la numismatique et le grec moderne. Il sacrifia également beaucoup de son temps de loisir et de repos à une institution qui lui tenait à cœur, l'égyptologique Reine Élisabeth (qu'il dirigea avec son collègue et ami, Herman De Meulenaere, de 1963 à 2002), et à sa revue savante, *La Chronique d'Égypte*. Sans leurs efforts permanents, la revue – dans laquelle ils publiaient tous deux régulièrement leurs propres travaux – ne se serait pas maintenue au rang qu'elle occupe, l'un des premiers au monde dans le domaine de l'égyptologie, de la papyrologie et des études coptes. Jean Bingen était également associé au *Supplementum epigraphicum Graecum*, où il rédigeait les sections relatives à l'Égypte et à la Nubie et, après la disparition de Louis Robert, avait effectué la même tâche pour le *Bulletin épigraphique*.

L'Égypte a marqué profondément de son empreinte la carrière de Jean Bingen. Il a consacré l'essentiel de ses recherches à l'époque ptolémaïque et gréco-romaine, qu'il a scrutée avec les outils du papyrologue et de l'épigraphiste mais aussi, aimait-il à dire, en sociologie. Son analyse structurelle de la société lagide aboutit à des conclusions qui contredisent l'idée, trop souvent reçue, d'un « miracle égyptien », c'est-à-dire d'une symbiose hellénistique réussie : c'était au contraire, selon lui, une société à deux vitesses, déchirée et traversée de tensions dues à la coexistence, avec des zones relativement réduites de mélange et de passage, d'une minorité grecque dominante et d'une majorité égyptienne. Ses nombreux travaux sur l'Égypte hellénistique, dont il est impossible de rendre compte ici en quelques lignes, ont été fort commodément rassemblés dans deux recueils intitulés *Pages d'épigraphie grecque* [I] et II, et dans un troisième ouvrage, paru en 2007 et préfacé par Roger S. Bagnall : *Hellenistic Egypt. Monarchy, Society, Economy, Culture*.

J. Bingen aimait à dire que, dans son propre menu papyrologique, il y avait le document, comme plat de résistance, mais aussi une portion de « littéraire ». La papyrologie littéraire, pour lui, ce fut d'abord et surtout Ménandre, dont « le théâtre, voué délibérément au happy end et aux mécanismes subtils des amours contrariées mais triomphantes », l'enchantait, un Ménandre qui fit en 1959 beaucoup parler de lui, avec la publication du *Dyscolos* par Victor Martin. En 1960 J. Bingen, qui avait repris tout le dossier papyrologique, donna une nouvelle édition du *Dyscolos*, et produisit par la suite une longue série d'articles consacrés à des fragments d'Homère, d'Eschine, Euripide, d'Isocrate, de Xénophon et du Nouveau Testament, qu'il voyait (je cite) comme autant de « points perdus dans l'anarchie littéraire antique en voie de contamination et de d'auto-correction permanente »... Ce « philologue du document » – ainsi s'auto-définissait-il – manifestait une grande méfiance vis-à-vis des conjectures : il se plaisait à débusquer, dans les éditions, les noms nouveaux issus de l'imagination des savants modernes, qu'il appelait des « ghost-names », et à redresser les textes en les débarrassant de ces addenda.

J. Bingen, qui avait séjourné de 1952 à 1954 à l'École Française d'Athènes, fut aussi un archéologue mais, curieusement, ses activités de terrain se sont pendant longtemps déployées hors d'Égypte. Les années à l'EFA furent l'occasion de prospections épigraphiques fructueuses dans le Péloponnèse, puis il participa en 1962 à la fondation du Comité des fouilles belges en Grèce et ouvrit en 1963 le chantier de Thorikos dans le Laurion, grâce auquel il découvrit une autre Grèce, avec ses mines, ses quartiers industriels et ses habitations modestes. L'Égypte marque la dernière étape de ce parcours : depuis 1987 Jean Bingen dirigeait les fouilles du Mons Claudianus, entouré d'une équipe internationale, dont faisait partie notamment notre collègue Hélène Cuvigny. Je ne résiste pas au plaisir de vous lire ces quelques lignes qui figurent dans l'avant-propos, écrit par J. Bingen, du vol. I des *Ostraca Claudiana* :

« Au début c'est l'amitié qui a créé l'idée « Mons Claudianus » chez quelques amoureux du texte ancien. Et l'aventure nous a fait connaître d'autres passionnés. Les archéologues ont rapidement pardonné la mauvaise conduite des papyrologues : au lieu d'étiqueter et de ranger prestement leurs trouvailles en silence, sans noter sur la fiche autre chose que la tridimension de leur tesson, ne le lisaient-ils pas aussitôt, en interpellant un camarade, en le débauchant même en plein travail, pour confirmer un nom ou une formule (...) ? Nos

nouveaux amis ont vite compris ce que sont pour nous, à chaud, des mots sortis de terre. Et les papyrologues ont senti à leur tour ce qu'il y a d'humanisme dans une fouille patiente et systématique ; elle aborde simplement des moments d'humanité dans d'autres perspectives, dans le silence anonyme des pas qui ont marqué le sol et qui sont de l'homme comme le sont les mots qu'il a écrits ».

Jean Bingen nous a quittés, chargé d'honneurs et de titres prestigieux, qui couronnaient ses mérites scientifiques : il était notamment membre de l'Académie Royale de Belgique et avait été élu en 1999 membre associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Mais le gage le plus sûr d'immortalité à ses yeux, c'était certainement ce papyrus de Berlin édité par l'une de ses élèves dans le recueil d'hommages qui lui avait été offert à l'occasion de son 80<sup>e</sup> anniversaire, et qui s'appelle désormais *le P. Bingen 45*. Mais l'histoire ne s'arrête pas là car on a découvert depuis que le papyrus portait un mot que n'avait pas vu l'éditrice et qui pourrait avoir été tracé par la main de Cléopâtre elle-même : « genesthōi » (avec iota parasite), “que cela soit”. Quel plus beau cadeau pouvait-on rêver offrir à J. Bingen que ce message mystérieux adressé à travers les siècles par la plus célèbre et la plus fascinante des Ptolémées ?

Le professeur Antonio Garzya, spécialiste des études byzantines et de l'ecdotique des textes médicaux grecs – et bien connu pour cette double raison des membres de notre Association –, est décédé le 6 mars 2012 à Rome, à l'âge de 85 ans.

Né à Brindisi le 22 janvier 1927, il avait fait ses études secondaires à Galatina et à Lecce. Il épousa en 1951 à Genk (Belgique) Maguy Jacqueline Peeters, dont il eut deux enfants, Giacomo et Chiara. Après avoir soutenu sa thèse en 1953, il devint professeur puis proviseur dans plusieurs lycées d'Etat avant d'être recruté, en 1960, comme chargé de cours de philologie byzantine et de papyrologie à l'Université de Naples. De 1966 à 1968, il enseigna comme professeur extraordinaire de philologie et d'histoire byzantine à l'Université de Macerata avant de revenir en 1969 à l'université Frédéric II de Naples, d'abord comme professeur ordinaire de philologie byzantine et chargé de cours de philologie grecque médiévale et moderne, puis, à partir de 1981, comme professeur ordinaire sur la première chaire de littérature grecque. En 1976 il fut accueilli comme Gastprofessor für Byzantinistik à l'Université de Vienne et de 1984 à 1988 comme professeur associé de grec médiéval à la Sorbonne. Il avait été élu membre associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1999, après avoir été nommé correspondant en 1998.

Il est très difficile de restituer dans sa diversité et sa profusion une activité scientifique qui s'est traduite par une liste impressionnante de plus de 750 livres, articles, essais et comptes rendus (dont son élève, Alessia Guardasole, a établi, avec une piété toute filiale, la liste exhaustive<sup>4</sup>) et qui se déploya simultanément dans trois domaines de l'hellénisme : la lyrique et la tragédie grecques, la littérature byzantine, la médecine tardo-antique et byzantine.

Spécialiste à ses débuts des lyriques grecs (et notamment d'Alcman et de Théognis), A. Garzya avait consacré sa thèse de Laurea à Euripide (*Ricerche su'Il Andromaca*), dont il donna des éditions critiques magistrales parues dans la « Bibliotheca Teubneriana » (*Andromaque, Les Héraclides*), tout en publiant de nombreux articles et ouvrages sur la dramaturgie d'Eschyle et d'Euripide et le théâtre antique en général comme *La parola e la scena. Studi sul teatro antico da Eschilo a Plauto* (1997). Mais la contribution d'Antonio Garzya à la byzantinologie (pour employer un germanisme) est encore plus considérable ; elle a pour ainsi dire révolutionné une discipline, qui, à la fin des années 50, était partagée, en Italie surtout, en deux courants : d'un côté, la recherche érudite, orientée vers la découverte de l'inédit, la description du document inconnu et l'exploration d'épisodes marginaux de l'histoire byzantine ; de l'autre la valorisation du versant religieux (et notamment hagiographique) de la littérature médiévale en langue grecque, en rapport avec la patrologie et

---

<sup>4</sup> « Bibliografia di Antonio Garzya », par A. Guardasole, dans *Synodia. Studia humanitatis Antonio Garzya septuagenario*, Naples, 1997, p. 1007-1033 et mise à jour sous la forme d'un document pdf. (BIBLIOGRAFIA AGGIORNATA DI ANTONIO GARZYA, a cura di Alessia Guardasole (continua quella pubblicata in *Synodia*), à partir de 1995.

l'histoire du christianisme. Cependant aucun de ces aspects n'intervenait dans la formation classique des étudiants, qui ne voyaient par conséquent dans la « byzantinité » qu'un appendice secondaire de la « grécité » proprement dite et partageaient probablement l'opinion de Giorgio Pasquali, qui pouvait se permettre d'écrire sans crainte d'être contredit : « La littérature byzantine est la plus ennuyeuse du monde. Quand nous lisons un auteur byzantin, nous avons l'impression de manger quelque chose de rassis »<sup>5</sup>. Antonio Garzya, qui avait reçu une formation classique des plus solides et rigoureuses, mais une formation classique dans la tradition napolitaine, c'est-à-dire qui n'excluait pas le grec des périodes post-classiques, se mit, quant à lui, à interroger ces textes byzantins de l'intérieur (dall'interno), quels que fussent leurs contextes de production, en partant du postulat méthodologique selon lequel ils possédaient une textualité et une littérarité propres. Il s'est par là même imposé comme un théoricien de la littérature byzantine sous toutes ses formes, expérimentant des approches nouvelles afin d'atteindre une meilleure compréhension d'un univers intellectuel et culturel parmi les plus complexes du Moyen Âge européen. Ces recherches l'ont conduit à inclure dans son champ d'investigation le IV<sup>e</sup> siècle, qu'il jugeait moins « tardo-antique » que « protobyzantin ». C'est la raison pour laquelle il publia la première édition critique de la *Correspondance* de Synézius de Cyrène en 1979, pour l'Accademia dei Lincei, dont le texte fut repris, vingt ans plus tard, dans la Collection des Universités de France, accompagné de la traduction française et du commentaire de Denis Roques (I-II. Paris 2000). À côté de ses centres d'intérêt protobyzantins, A. Garzya a également mené une série de recherches pionnières – qui eurent un retentissement considérable – dans le champ de la grande rhétorique de l'époque des Comnène, et en particulier sur l'œuvre de Nicéphore Basilas, dont il édita les *Discours* dans la Bibliotheca Teubneriana (1984). Son intense activité scientifique et professorale, son implication dans de nombreuses sociétés savantes et en particulier – comme vice-président – dans l'Internationale des Études Byzantines et – comme fondateur et président – dans l'Associazione Italiana di Studi Bizantini, ses interventions magistrales lors des congrès internationaux d'études byzantines, notamment à Vienne en 1981 et à Paris en 2001, lui ont valu une reconnaissance internationale incontestée.

J'ai volontairement laissé de côté jusqu'à présent un dernier « filon » qu'Antonia Garzya a exploité de manière particulièrement féconde, surtout dans la deuxième partie de sa vie, je veux parler de la médecine tardo-antique et byzantine (Oribase, Aetius, Alexandre de Tralle, Paul d'Égine), à laquelle il a formé beaucoup de ses élèves et non des moindres. Pour les membres de notre Association, la partie la plus visible de cette activité est constituée par la série des grands colloques internationaux (six à ce jour) qu'Antonio Garzya et J. Jouanna ont organisés conjointement depuis 1990, alternativement à Naples et à Paris, tous les trois ou quatre ans, et qui ont tous été publiés chez D'Auria (dans la collection *Collectanea*). Le premier colloque, à Anacapri, était centré sur l'histoire et l'édition des textes médicaux tardo-antiques et byzantins, mais il a été décidé à partir du deuxième colloque, à Paris, d'élargir l'étude à toute la médecine grecque, en adoptant un titre général et générique *Histoire et écdotique des textes médicaux grecs* (en italien *Storia e ecdotica dei Testi medici greci*) qui n'a varié que dans le détail.

Rares sont les maîtres qui, comme A. Garzya, se voient offrir deux volumes d'hommages successifs, l'un pour leurs soixante ans, l'autre pour leurs soixante-dix ans<sup>6</sup>. C'est la preuve la plus éclatante de l'admiration et de l'affection indéfectibles que lui vouaient les nombreux élèves qu'il avait su orienter et accompagner, avec respect et discrétion, dans toutes les universités où il avait enseigné (à Macerata, Naples, Vienne, Paris) ; c'est la preuve également que, chez Antonio Garzya, l'homme était à la hauteur du savant.

C'est avec une personnalité tout aussi attachante qu'Antonio Garzya, quoique moins visible, que se clôt cet éloge des membres disparus pendant l'année universitaire : je veux

---

<sup>5</sup> « La letteratura bizantina è tra le più noiose del mondo. Ogni volta che noi leggiamo uno scrittore bizantino, vi sentiamo un qualcosa di stantío »

<sup>6</sup> *TALAPISKOS. Studia Graeca Antonio Garzya sexagenario a discipulis oblata*, Naples, 1987 ; *Synodia. Studia humanitatis Antonio Garzya septuagenario ab amicis atque discipulis dicata*, Naples, 1997.

parler de Jean-Claude Riedinger, qui termina sa carrière comme professeur à l'université de Nantes.

Né le 14 juillet 1925, à Mulhouse, il est resté toute sa vie profondément attaché à l'Alsace, d'où sa famille, considérée – à juste titre – comme favorable à la France, avait été expulsée à l'arrivée des troupes allemandes en 1940 et s'était réfugiée à Toulouse, en zone non occupée, tandis que la maison familiale était pillée. Il y retournait fidèlement chaque été pour un long séjour. Il fit ses études secondaires à Toulouse puis son hypokhâgne et sa khâgne à Paris, à Louis-le Grand. Reçu au Capes en 1948, il enseigna d'abord au lycée de Munster, devant une première classe composée d'anciens enrôlés de force (des « malgré nous »), revenus après la guerre sur les bancs de l'école. Après son succès à l'agrégation, en 1953, il fut nommé au lycée de garçons de Mulhouse, où il laissa à ses élèves, comme professeur de français, un souvenir si vivace que l'un d'eux souhaita, à sa mort, faire dire une messe en son honneur.

En 1967, il entre dans la carrière universitaire avec un poste d'assistant puis de maître-assistant à la Sorbonne et la préparation d'une thèse d'Etat dirigée par J. de Romilly, qu'il soutient en 1972 sous le titre *L'espoir en Grèce d'Homère à la fin du 5<sup>e</sup> siècle*. En 1975 il est nommé maître de conférences (au sens ancien du mot, c'est-à-dire chargé d'enseignement en attente de nomination comme professeur) à l'Université de Nantes, où il resta jusqu'à son départ en retraite en 1992.

La bibliographie de ce professeur exceptionnel, qui a préparé à l'agrégation des générations de normaliens, à l'ÉNS de Saint-Cloud, puis à Fontenay-Saint-Cloud, comporte des articles savants (sur Homère notamment) parus dans la *REG* et la *Revue de Philologie* mais aussi des dossiers pédagogiques et des éditions commentées destinées au grand public, qui témoignent de son érudition – discrète mais ô combien solide – et de sa passion de transmettre, comme cette *Iliade* publiée chez Garnier Flammarion en collaboration avec son complice et ami de toujours, Jean Métayer. Son auteur de prédilection, après Homère, était Xénophon, dont il a donné une traduction de l'*Economique* et auquel il a consacré une étude sur les *Helléniques*, intitulée *Xénophon et l'histoire*, parue en 1991 dans la collection d'Études anciennes. Ce livre, que les spécialistes actuels de Xénophon oublient trop souvent de citer, est pourtant de ceux qui ont ouvert la voie à la réhabilitation d'un auteur qui est aujourd'hui très à la mode, après des décennies de purgatoire. Il vaut la peine de s'y plonger, ne serait-ce que pour lire les quelques principes méthodologiques de l'introduction, qui peignent J.-Cl. Riedinger mieux qu'un long discours : « ne pas mesurer Xénophon par Thucydide ; ne pas aborder les *Helléniques* avec un système de pensée tout constitué ; prendre d'abord l'auteur très au sérieux, examiner l'œuvre, y reconnaître ce qu'il voulait y dire et la manière dont il a construit son ouvrage car il est beaucoup plus facile de condamner que de comprendre »...

Cependant la curiosité de Jean-Claude Riedinger ne se limitait pas aux grands classiques ; sa dernière passion fut pour Michel Psellos, auquel il consacra les loisirs de sa retraite et dont il avait achevé, peu avant sa mort, l'édition critique, avec traduction et commentaire, de la *Chronographie*. C'était, enfin, un savant bibliophile, doté d'une mémoire extraordinaire : il aimait fouiner chez les bouquinistes et dénicher quelques raretés qu'il signalait à ses amis hellénistes du 16, rue de la Sorbonne, dont il savait, parfois beaucoup mieux qu'eux, ce qu'ils avaient dans leur bibliothèque...

Si notre Association a perdu cette année six de ses aînés, elle a accueilli vingt-trois nouveaux membres, ce qui fait un taux de renouvellement, très encourageant, de presque 4 pour 1. Ces adhésions doivent nous conforter dans notre mission car ce que nos jeunes collègues viennent chercher dans notre Association, c'est exactement ce qu'elle offre depuis toujours : un espace entièrement dédié à la science, à l'érudition et à la promotion de la recherche, grâce aux communications qui sont présentées lors des séances mensuelles, grâce aux prix scientifiques que nous attribuons chaque année (et dont M. Fartzoff nous révélera tout à l'heure les lauréats) et grâce enfin et surtout à la *Revue des Études grecques*, que ses deux directeurs, J. Jouanna et O. Picard, s'attachent avec succès à maintenir à son niveau d'excellence, avec l'aide de Véronique Boudon-Millot et d'Alessia Guardasole.

Nous avons entendu cette année douze communications, dont près de la moitié ont été prononcées, justement, par des jeunes chercheurs, et la moitié aussi par des femmes, même

si ce n'est pas le souci d'une quelconque parité qui a guidé notre secrétaire général dans l'établissement de ce programme, mais celui de ménager un équilibre entre les différentes disciplines de l'hellénisme. Je lui suis reconnaissante d'avoir accordé une large place (trois communications) aux questions de transmission et d'édition des textes anciens : Jean-Baptiste Gourinat s'est à juste titre interrogé sur la polysémie du mot *ekdosis* chez ce grand bibliophile et bibliographe qu'était Galien et a proposé une nouvelle lecture d'un passage de son traité *Ne pas se chagriner* qui, depuis sa récente découverte et sa publication dans la CUF, ne cesse de susciter hypothèses et débats dans notre communauté savante. Fabienne Jourdan, quant à elle, nous a fait toucher du doigt, à propos d'un passage de Numénius, les difficultés propres à l'édition critique d'une œuvre fragmentaire et les incidences considérables que peut avoir sur l'interprétation des fragments la manière dont l'éditeur les cite, les contextualise et les habille typographiquement. Alain Blanchard, enfin, nous a livré une hypothèse révolutionnaire sur la genèse des *Idylles* de Théocrite et leur réception antique : l'œuvre serait restée – du vivant du poète – à l'état de pièces détachées et livrée après sa mort aux premiers éditeurs sans ordre prédéfini, ce qui expliquerait qu'aient circulé simultanément au moins trois éditions des idylles bucoliques, aucune ne faisant autorité. Notre secrétaire général n'a pas oublié non plus la mission première de notre Association qui est de donner à ses membres la primeur de documents nouveaux. C'est Denis Rousset qui, cette année, s'en est chargé, avec la présentation de deux inscriptions de Phocide : un abaque (à colonnes et à signes), qu'on avait pris à tort jusque-là pour une table à jeux, et un graffiti érotique sur un vase à boire appartenant à une série nombreuse et bien connue du peintre de Pithos. Aude Cohen-Skalli et Didier Marcotte, de leur côté, nous ont invités à réfléchir la première sur le temps des historiens (avec une communication sur les différents computs utilisés par Diodore de Sicile) et le second sur l'espace des géographes, à propos de la division « Orient-Occident » qui tend à remplacer à l'époque hellénistique l'opposition hérodotéenne « Europe-Asie », en raison probablement du déplacement du centre de gravité de l'*oikouménè* vers l'ouest, c'est-à-dire vers Rome. L'épigraphie et l'archéologie de l'Asie Mineure ont été représentées avec la communication de Perrine Kossmann sur les honneurs culturels rendus aux souverains lagides, et celle de Natacha Trippé sur les épiclèses et cultes d'Apollon en Ionie et en Mer Noire. C'est encore Apollon, mais l'Apollon délien – avec son temple, sa caisse sacrée et ses hiéropes – qui fut pour Véronique Chankowsky prétexte à une brillante reconstitution de l'organisation financière de la cité de Délos et de son sanctuaire et des rapports d'imbrication entre fonds publics et fonds sacrés pendant la période de l'indépendance de l'île. S'agissant de la littérature, cette fois, Alain Blanc nous a donné un bel exemple de *gender studies* philologiques avec une analyse du lexique servant chez Hésiode à caractériser les hommes et les femmes, tandis qu'Isabelle Marchal-Louët a proposé une nouvelle interprétation dramaturgique de la scène des *Bacchantes* d'Euripide où Agavé se trouve confrontée au corps démembré de Penthée. Enfin, lors de la séance du mois de mai, commune avec les Etudes latines, Ruth Webb, spécialiste reconnue de l'*ekphrasis*, a étudié l'utilisation de ce procédé – qui consiste à faire voir les choses absentes (qu'elles existent ou non) – dans le cadre de la fiction romanesque, en l'occurrence dans les *Ethiopiennes* d'Héliodore.

Si notre Association joue un rôle actif et internationalement reconnu dans la promotion de la recherche, elle ne néglige pas pour autant le versant pédagogique de nos études et se bat depuis de longues années, aux côtés d'associations amies, pour le maintien des langues anciennes dans le secondaire et à l'université. Je ne vous livrerai pas mon propre diagnostic sur une situation que, pour ma part, je n'ai jamais connue florissante et qui prend désormais un tour dramatique dans les lycées et les collèges, pour toute une série de causes, récentes et anciennes, volontaires ou purement mécaniques, qu'ont identifiées avec beaucoup de lucidité Catherine Klein et Philippe Soler dans le rapport qu'ils ont remis en août 2011 au Ministre de l'Education nationale. Je constate seulement que cette situation n'est pas meilleure dans les universités, de province surtout, où nous subissons désormais à la fois « l'effet domino » de ce qui se passe dans le secondaire et les conséquences de l'application de la loi sur l'autonomie des universités ou, plus exactement, d'une certaine interprétation de cette loi par certains chefs d'établissement. La LRU, en effet, qui laisse aux présidents le soin de définir leur offre de formation en fonction de leur stratégie et de leurs

moyens, ne se traduit que très rarement sur le terrain par une politique de sanctuarisation des Langues anciennes et des Lettres classiques ; elle aboutit au contraire à des suppressions de postes, de diplômes, voire de filières entières (comme on l'a vu notamment cette année à Rennes II), que l'on justifie le plus souvent – quand on les justifie – par des arguments d'ordre économique et/ou par une politique de site (les regroupements en PRES occasionnant des mutualisations, donc la suppression des « doublons »). Or, s'il est totalement illusoire de continuer à revendiquer la présence d'une filière de Lettres classiques dans toutes les universités françaises, en revanche, partout où il y a des « humanités » (entendues dans leur sens le plus large), il doit exister également des enseignements de langues et de littératures grecque et latine, et ce sur plusieurs niveaux, au sein de plusieurs cursus : cet accès direct aux textes est la condition *sine qua non* du maintien et du développement dans notre pays d'une recherche digne de ce nom dans le domaine des *classical studies*, par ailleurs si florissantes dans les pays anglo-saxons. Il y a là, en effet, un péril qu'on ne met pas assez en avant à mon avis : si nous ne formons plus de véritables latinistes et hellénistes, ce sont des pans entiers de la recherche française (en histoire, en philosophie, en littérature) qui vont disparaître à un horizon très proche.

Il me reste, avant de terminer ce trop long discours, à remercier les membres du Bureau de l'Association, dont le dévouement assure au président un sommeil tranquille et un règne heureux, et tout particulièrement notre secrétaire général, Michel Fartzoff, et ses deux secrétaires adjoints, Diane Cuny et Sébastien Morlet, qui sont, avec notre nouvelle hiéropé, Caroline Magdeleine, la cheville ouvrière de cette institution. Il est temps pour moi maintenant, en cette année olympique, de transmettre le flambeau de l'hellénisme à Charles de Lamberterie, qui me succède à cette place et à cette fonction où il saura porter haut les couleurs de la linguistique et de la grammaire comparée. Je le fais avec un peu de nostalgie, déjà, et une reconnaissance émue pour la confiance que vous m'avez fait l'honneur de m'accorder.